

## LE SOLEIL BRILLE POUR TOUT LE MONDE.

**L**e soleil brille pour tout le monde..., c'est une formule. Une de ces formules un peu facile et un peu bête qu'on énonce sans y penser pour dire que tout le monde, quoi qu'on veuille, respire le même air, quelques mots pour essayer de croire que les apparences sont trompeuses. On dit ça sans penser à ce qu'on dit, comme on fait généralement quand on dit quelque chose de très vrai. Et quand il pleut, alors? Est-ce qu'il pleut pour tout le monde? Rien n'est moins certain. Surtout quand il n'y a personne sous la pluie.

Ce soir là, quand commence cette histoire, les lampadaires n'éclairent que la nuit. Ils sont là, plantés le long des rues, droits et fidèles au poste, un peu stupides aussi de se fatiguer à jeter sur rien leur lumière jaunâtre. Ce soir, personne. La ville est déserte sous son halo mouillé. De Baubreuil au tribunal par la rue Monte-à-Regret, du Ponticaud au centre Saint Martial, la campagne cachée a pris possession de la cité. Bruissement de l'eau sur les feuilles des arbres, lente succion de la terre sous les flaques, oiseaux taiseux sous l'averse, on dirait que le temps retient un souffle ancien, le souffle des légendes, le vent des rêves éveillés. Ce soir, Limoges dort, plus forêt que les forêts qui la cernent. L'ombre des marronniers sous l'éclairage public et plus profonde et mystérieuse que celle de l'arbre à Calvados du château de Ligneul. Limoges déserte s'est réfugiée dans ses maisons de pierre. Pas une voiture dans les rues, pas un chat, pas une âme. Juste l'âme de

la ville, sans laquelle aucune histoire ne serait possible, sans laquelle rien, jamais, ne peut advenir.

Au commencement, c'est un claquement de pas dans les galeries du centre commercial Saint Martial. Le pas d'un homme, le pas d'une femme, il est trop tôt pour le dire. Ce n'est pour l'heure que le claquement métronome d'un pas qui se cherche, un battement régulier et sonore que le silence amplifie. Les vitrines éclairées débordent de machines, de vêtements, de vaisselles et d'objets incongrus. Elles semblent plus pleines encore que d'habitude dans le silence et l'absence, pleines de riens, de fausses vies, de simulacres de plaisirs, d'envies d'envie, de désirs de désir. Le claquement solitaire des pas emplît chaque boutique de son battement sec. Plus l'homme s'absente et plus les objets envahissent le monde. La solitude est lourde de toutes les choses inutiles qu'elle invente et traîne à ses basques.

C'est donc le pas d'un homme. Le pas d'un homme seul dans un centre commercial déserté, comme si tout le monde l'avait fui en oubliant d'éteindre les lumières.

C'est le pas d'un homme jeune. On pourrait dire d'un jeune homme. Il vient de nulle part, des Portes Ferrées au nom de prison, de la Bastide ou de Baubreuil. Il a émergé là, en plein centre ville, comme surgit de terre par un souterrain ancien et secret qui relie malgré tout ceux qui survivent au ban des villes à ceux qui dorment à l'ombre des maisons de pierre du centre.

C'est le pas d'un jeune homme, presque un adolescent, qui marche droit devant lui, sans hésitation. Et pourtant, il ne sait pas où il va. Il s'en moque. Il ne cherche pas à le

savoir, le jeune homme. A dire vrai, il préfère ne pas le savoir. Chaque fois qu'il a voulu marcher dans une direction précise, chaque fois qu'il a décidé d'aller ici ou là, il a toujours abouti au même endroit: devant une porte close. Cela lui est arrivé en vrai. Trois ou quatre fois. Peut-être seulement deux, peu importe. On pourrait penser que c'est peu, mais cela lui semble beaucoup dans sa jeune vie. Deux portes qui se ferment à un nez de dix-sept ans, c'est l'horizon tout entier qui se tend et se bouche. Jamais deux sans trois répète sa jeunesse comme disent les vieux. Des vieux, il a appris le pire et retenu les désillusions. Et vogue la galère.

Alors, ce soir, il marche. Il marche tout droit, quitte Saint Martial et descend vers la gare et le Champ de Juillet. Il ne cherche rien ni personne, et cela tombe très bien car il n'y a rien, ni personne, pas même une silhouette, sentinelle salariée de l'amour plantée au pied d'un arbre. Il marche parce qu'il veut vivre et qu'il est trop jeune encore pour avoir appris comment, petit à petit, lâchement, on apprend à vivre immobile. Le ciel au-dessus de sa tête ressemble à sa vie. Il pousse inlassablement ses lourdes nuées gorgées d'eau. La bruine suit l'averse qui précède la pluie. Plus ça change, et plus c'est pareil. Ce n'est pas la catastrophe climatique, le cataclysme naturel ni le déchaînement des éléments. C'est une pluie ancienne comme le monde, sans passion. La pluie comme à Ostende et comme à Brest. Ce n'est pas le désespoir, c'est tout simplement l'espoir qui s'est fait la malle. Ce n'est pas tragique, c'est ennuyeux..

Alors, pour se désennuyer un peu, le jeune homme suit ses pas le long des rues indifférentes. Par les fenêtres des maisons montent de temps à autre des clameurs et des cris, des bravos et des sifflets. Ces clameurs humaines ne le concernent pas. Le monde vit

sa vie dans le cadre précis des écrans d'où rien ne déborde, une vie d'images et de passions tamisées en 624 lignes. C'est un peuple qu'on assassine, une ville qu'on pilonne au bord d'une mer trop bleue, c'est une équipe de foot ou de basket en final d'on ne sait quoi. Ce sont toujours les mêmes cris, les mêmes émotions calibrées de ceux qui prennent pour la vie les images de la mort des autres, de ceux qui confondent les images et l'imaginaire. Cris de joie, cris de douleur, c'est tout un. Mensonge et compagnie.

Le jeune homme ne croit plus aux images qui masquent sa vie, aux mots qu'on lui serine aux oreilles. Il ne croit qu'à ce qu'il sent. Et ce soir, il sent l'humidité transpercer son blouson de toile. Il a peur. Peur de pourrir. Peur de pourrir sur pied avant d'avoir mûri. Il frissonne et s'arrête devant la cathédrale. Quelque chose lui dit qu'il n'est pas seul. Il le sent. C'est un chant grave qu'accompagne le bruissement du vent dans les feuilles. Cela vient de quelque part du côté du jardin, derrière la cathédrale. Puisqu'il a nulle part où aller, le jeune homme marche vers la musique.

C'est un enfant. Un enfant assis sous la gloriette du jardin botanique. Il serre une caisse de bois entre ses deux jambes et en frotte le ventre du bout d'un archet de crin. C'est un enfant qui joue du violoncelle. C'est extraordinaire, quand on y pense, cette musique qui naît de quatre cordes tendues sur une caisse de sapin. Et justement, le jeune homme y pense. Il ne croit pas aux miracles et encore moins aux messes noires qu'on pratique les nuits de pleine lune du côté de la chapelle de Volerie, il ne croit pas en grand chose et pourtant, il doit bien reconnaître qu'un enfant qui joue du violoncelle un soir saturé d'eau dans un jardin désert, ça a quelque chose de magique. C'est

complètement naturel, dans le même temps, puisque l'enfant a envie de jouer. Ça se voit. Ça se sent, même quand on ne connaît rien à la musique et aux enfants. Le petit musicien joue avec le sérieux des gosses qui ne visent à rien d'autre que leur propre plaisir et dont le plaisir est trop neuf pour savoir l'égoïsme. Il joue pour personne, pour tout le monde. Son visage est lisse et calme comme le sommeil. Tous les rêves sont à l'intérieur, si profonds, si vrais que n'importe qui peut aller y plonger et les partager sans en voler une parcelle. Le jeune homme ne s'en prive pas. Il écoute le chant des cordes comme une promenade au bout de l'archet. La musique ne raconte pas d'histoires, elle. Elle le prend par la main et le conduit doucement tout au fond de lui même, là où toutes les pluies, toutes les averses et toutes les bruines du monde ne sauraient pénétrer, là où les nuages ne peuvent se glisser, en ce lieu secret de chacun qu'aucune porte ne ferme et que rien de mauvais ne peut atteindre.

L'enfant a relevé l'archet et l'instrument se tait, le temps que le silence digère sa musique. Le jeune homme se retient d'applaudir. Tout à l'intérieur de lui, malgré les nuées du ciel et les portes fermées, il sent le petit coin tiède et doux que le violoncelle a réveillé. Bien sûr, la pluie n'a pas cessé, mais il ne la sent plus.

Maintenant, le violoncelle sous la gloriette grince, gémit et miaule comme un chat qui appelle et réclame sa place auprès du feu. C'est une drôle de musique toute en glissando et en piqués, une musique pour rire. On dit que le violoncelle, de tous les instruments, est le plus apte à imiter la tessiture des voix humaines. On sait moins à quel point il est capable de parler le langage des animaux. De fait, voilà un chat qui arrive

dans le jardin, un chat tout crotté, dégoulinant de pluie, les moustaches en bataille et la patte gauche zébrée d'une estafilade héroïque. C'est un vrai chat de gouttière, castagneur et voyou, un chat du Baubreuil, des Portes Ferrées ou de la Bastide. Le chat regarde le jeune homme. Le jeune homme regarde le chat. Et ils se reconnaissent. L'enfant joue toujours. Comme il ne joue que pour lui et ne cherche rien d'autre que son plaisir, il n'a posé ni boîte ni chapeau pour ramasser de l'argent. Comme il n'y a ni chapeau ni boîte, le jeune homme pose un sourire dans le regard de l'enfant et suit le chat qui l'invite à le suivre sous les arbres. Quitte à aller nulle part, autant se laisser guider.

**L**e chat file devant la cathédrale, traverse la Haute Cité et rejoint, sans se retourner, la place Wilson. Derrière, le jeune homme qui s'était d'abord contenté de presser le pas, s'est mis à courir. Il court comme un gamin dans la rue du collège et le bruit de ses pas claquette sur le pavé dans un rythme de samba. Il cavale devant le pavillon Verdurier vert et jaune, passe en flèche l'église Saint André qui garde chaque nuit le soleil enfermé dans sa grande nef, remonte la rue Dalesme sans quitter des yeux le chat qui, d'un bond, à grimpé sur la place de la République.

Place de la Rep... Le jet d'eau ironique crache aux nuages ses paquets d'eau blanche dans la lumière incroyable et crue des projecteurs. Le chat s'est arrêté. Il s'est assis comme un chat sage, sur ses pattes de derrière, les oreilles dressées et la moustache au vent. Il est arrivé et le jeune homme comprend qu'il a bien fait de le suivre.

Dans le bas de la place, le manège illuminé tourne en silence ses chevaux de bois. Il tourne comme le temps qui tourne quand tout le monde s'en fiche, quand la ville

aimantée devant les postes de télé oublie les pendules têtues. Il tourne pour du beurre, pour le plaisir et la beauté du geste.

Assise sur une chaise, une fille regarde tourner les chevaux de bois.

"Bonjour" dit le jeune homme. Il aurait dû dire "Bonsoir", mais il n'a pas le loisir de rectifier. La fille a posé son doigt sur ses lèvres. Sur ses lèvres à lui! Et le voilà tout perdu, place de la République, devant un manège qui tourne seul, et le doigt d'une fille posé sur sa bouche. Le garçon et la fille se regardent. Le chat les regarde tous les deux. Et il rigole bien, le chat, dans sa moustache en bataille. Il rigole bien du bon tour qu'il vient de leur jouer à tous les deux. On dirait deux statues d'un soir oubliées sur une esplanade déserte, deux drôles de statues que seul un chat un peu sorcier pouvait imaginer réunir. Lui, le mec de Baubreuil, fort en gueule parce qu'à force de la fermer ça donne envie de gueuler, et elle, la fille du Square des Émailleurs qui parle si bien le français avec des verbes compliqués qu'elle ne sait plus trop à quoi servent les mots qu'elle apprend au lycée, les voilà face à face sous la pluie qui ne fait pas de détail.

Ils savent bien tous les deux qu'il n'ont pas les mêmes mots, pas les mêmes histoires. Quand on n'a pas la même vie, on a souvent du mal à parler la même langue. Ils comprennent tout de suite que le premier qui ouvrira la bouche tuera le charme. Peut-être même que le manège s'arrêtera... Ni l'un ni l'autre n'en a envie. Elle est seule comme on est seul à quinze ans et que l'avenir tarde à venir. Il est seul comme on est seul à dix-sept ans et qu'on croit son avenir depuis belle lurette dans son dos. Alors il se taisent. Ils se taisent longtemps et le chat rigole dans son coin. Il se taisent si longtemps que, peu à peu, voilà qu'ils finissent pas se comprendre. Le doigt de la fille glisse doucement des

lèvres à la joue du garçon, sa main vient se nicher dans son cou et caresse le petit coin tout doux qu'on a derrière l'oreille. Et les voilà qui s'embrassent. Parfaitement! Les voilà qu'ils s'embrassent au beau milieu de la place de la République, sous la pluie, un soir où tout Limoges suit en retenant son souffle les exploits du Club Saint Pierre à la télévision. Ils s'embrassent comme on se jette à l'eau. C'est bon, certains soirs, d'oser se fiche à l'eau. Le chat pudique détourne la moustache. Mission accomplie.

**L'**orage. L'orage soudain sur sa tête à elle et sur sa tête à lui. L'orage brutal sur leurs deux têtes mêlées, comme si les nuages fatiguées de suinter depuis une semaine leur triste goutte à goutte s'étaient enfin résolus à crever. Le ciel, bubon mûr, se déverse sur la ville sans retenue. Et pourquoi se retiendrait-il, le ciel, puisque toute la ville est enfermée derrière ses volets et que Place de la République, un gars de Baubreuil embrasse à bouche-que-veux-tu une fille du square des Émailleurs? C'est un vacarme de fin du monde. Déflagration du tonnerre dans les gerbes d'eau qui crépitent au sol et rebondissent jusqu'aux premiers étages des maisons. Sous la foudre blanche et bleue, les lampadaires courbent leurs ampoules, honteux de leur toute petite lueur jaune et baveuses. Une des Émailleurs embrasse un de Baubreuil et la colère de Dieu éclate sur Limoges.

Ils courent tous les deux au hasard des rues, heureux comme des gosses avec des chaussures neuves dans les flaques. Sous une porte cochère, pour mieux perdre leur souffle, ils s'enlacent si fort que la porte cède sous leur étreinte.. Effraction amoureuse. Un parapluie s'ennuie dans un couloir au pied d'un escalier, un grand parapluie noir



qu'elle attrape en riant et qu'il déplie sous l'orage. Vol qualifié d'amour. Les enfants qui s'aiment sont tous des voyous, qu'ils soient de Baubreuil ou des Émailleurs.

Le ciel furieux, d'une bourrasque, arrache de leurs mains l'objet du délit. Le parapluie monte aux cieux, plus haut que la tour inachevée de la cathédrale. Ils rient. Ils sont trempés tous les deux, celui de Baubreuil la zone et celle du square à rupin, trempés l'un et l'autre de la même pluie d'été. Le ciel s'ouvre au-dessus de leurs têtes et aucune porte au monde n'est de taille à leur résister. Son jean lui fait aux jambes une peau de truite luisante et ses Doc Martens aux pieds sont plus lourdes que des péniches en plongées. Sa robe dépliée moule son corps de femme, sa bouche lavée et ses yeux débarrassés des peintures menteuses appellent le garçon. Neptune et sa sirène entrent dans une boutique, une boutique abandonnée, rue de la Boucherie. Ils n'y sont pour rien. La porte s'est ouverte devant eux.

Dans le silence obscur du magasin, deux hommes sont assis de part et d'autre d'un comptoir. Le premier est aussi maigre que le second est gros. Le second est aussi rouge que le premier est blanc. Néanmoins, au premier coup d'œil dans le noir, on devine qu'ils sont frères.

Elle s'excuse. Il veut battre en retraite. Les deux hommes d'un geste commun les invitent à entrer.

"Finissez donc d'entrer. Ne partez surtout pas, dit le petit. il y a si longtemps que nous vous attendons..."

D'énormes crochets de fer pendent au mur. Il y accroche son blouson dégoulinant. Le gros pousse deux chaises au milieu de la boutique, une pour le gars de Baubreuil, une pour la fille des Émailleurs. Ils s'assoient.

"Je vais vous expliquer, continue le petit d'une voix grave qu'accompagne le tambourin de la pluie sur la vitrine. Nous sommes les derniers bouchers, fils de bouchers de la rue de la Boucherie. Nous sommes jumeaux, Frank et moi. Bien que notre mère nous ait aimé l'un et l'autre et nourri tous les deux au même sein, Frank et gros et je suis maigre. C'est ainsi. Nos parents ont toujours voulu maintenir entre nous la plus grande équité. Avant de mourir, ils nous ont légué, à l'un et à l'autre, chacun une boucherie de chaque côté de la rue. Il y avait du travail pour deux et de la clientèle en suffisance. Tout aurait dû se passer pour le mieux. Hélas, j'ai tout gâché..."

Le gros hoche la tête. Il n'est pas d'accord.

" Ne dis pas une chose pareil, Harry. Tu n'y est pour rien. Ce n'est pas ta faute si les clients préfèrent les gros bouchers..."

— C'est vrai, Frank, mais je n'avais pas besoin de te haïr pour autant. Nous étions différents et voilà tout. Il fallait faire avec. Seulement, je n'ai pas pu supporter de voir ta boutique prospérer quand la mienne périssait. Le dimanche matin, après la messe, on se bousculait chez toi pour y acheter le gigot, le rôti et les côtes de bœuf du repas de famille. A la fête des Petits Ventres, il n'y en avait que pour toi. J'en suis venu à te détester. C'est terrible, vous savez, de détester son frère. Cela me faisait autant de mal qu'à lui. J'en devenais fou. Vraiment fou... Une nuit, je me suis introduit dans la boutique de Frank, mon grand couteau à la main. Mon frère dormait. Je l'ai, c'est horrible, je l'ai

découpé, dépecé et paré dans la vitrine de son magasin. C'était un samedi soir. Le dimanche matin, quand au sortir de messe les familles sont venues acheter leur viande, les femmes et les enfants ont découvert horrifiés la tête de mon frère qui trônait en vitrine, un bouquet de persil dans le nez et dans les oreilles. Je croyais qu'après cela, tout le monde se ruerait dans ma boutique, je croyais que si le bonheur des uns peut faire le malheur des autres, il suffisait d'inverser les termes du problème. Je me trompais. Le malheur des uns ne fait pas le bonheur des autres. En fait de clients, je n'ai venu venir chez moi qu'une troupe de gendarmes. Ils m'ont conduit à la prison. Un matin de marché, j'ai grimpé tête basse la Rue Monte-à-Regret pour me faire couper le cou sur la place du Présidial. Voilà toute l'histoire. Voilà pourquoi aujourd'hui je suis mort, condamné par les hommes à ne plus voir le soleil, condamné en enfer à ne jamais dormir. Nous revenons chaque nuit hanter cette boutique. Notre peine ne cessera que le jour où deux humains si dissemblables l'un de l'autre que tout devrait leur éviter de se rencontrer entreront ici et prouveront au monde tout entier qu'on peut être frère en étant différents. Enfin, vous voilà..."

**L**e gars du Baubreuil et la fille des Émailleurs n'écoutent plus depuis longtemps la triste confession du petit boucher assassin. Dans un coin de la boutique, ils ont trouvé un matelas bleu, un vieux matelas qui sent la poussière et le péché. Ils l'ont étalé sur le sol. Ce qu'ils y font à présent ne regarde qu'eux. les fantômes bavards achèvent pour eux seuls leurs provisions de mots avant de s'en aller là où les regrets, les remords et les rages de dents s'oublent dans le sommeil.

" Tu racontes bien, Harry, dit Frank, mais tu racontes faux. Tu me donnes le beau rôle. Tu as toujours été si bon avec moi. Ce que tu oublies de dire, c'est à quel point j'ai pu être arrogant avec toi. Ma boutique tournait si bien que j'en suis arrivé à te renier, mon frère. J'avais honte. A ceux qui m'interrogeaient, je prétendais que seul le hasard avait voulu que nous portions le même nom, mais que jamais la nature ne saurait engendrer un avorton comme toi et un athlète comme moi à partir du même ventre. C'est terrible de renier son frère! Le jour où tu m'a dépecé, Harry, je te jure que tu as eu cent fois raison. Et puis moi, au moins, j'ai été découpé dans les règles de l'art, proprement, pas par un bourreau de la Place du Présidial à qui je n'aurais jamais confié ne serait-ce qu'un cochon à égorger. Je t'assure Harry, dans cette histoire, c'est bien moi le plus chanceux.

— Mais non, dit Frank

— Mais si, dit Harry.

Et de "mais non" en "mais si", ils disparaissent tous les deux comme s'effacent les images des rêves quand on ouvre les yeux.

La fille des Émailleurs regarde le gars de Baubreuil qui dort nu sur le matelas bleu. Elle pose sur son front un baiser d'adieu et sur ses épaules son joli pull en mohair.

Dehors, la pluie a cessé. Le chat miaule. Elle sait qu'ils ne se reverront sans doute jamais. Elle n'est pas triste. Le souvenir du miracle d'une nuit suffit à remplir l'avenir de tous les possibles. Il est temps de rentrer. le chat la guide dans les rues. Au ciel de Limoges brille une lune ronde et superbe. Quelques voitures filent dans la nuit à grand

renfort de coups de klaxons. Le C.S.P. a gagné sa finale. Dans les bars, on prépare la troisième mi-temps.

Domage que ce soir là il y ait eu un match à la télé. Domage aussi qu'il ait fait un aussi sale temps. Autrement, il y aurait peut-être eu un peu plus de monde qu'un chat et un enfant avec un violoncelle pour voir les prodiges que la nuit invente quand on sait fermer les yeux sans dormir.

Tant pis pour ceux qui auront raté le spectacle. De cette nuit-là, au moins les nuages se souviendront.

Le colporteur© Éditions l'Harmattan 1995